

MOLLAT, Michel. *Le Commerce maritime normand à la fin du moyen âge*. Paris, Plon, 1952. XXXV — 617 p.

Guy Frégault

Volume 6, Number 3, décembre 1952

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301541ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301541ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Frégault, G. (1952). Review of [MOLLAT, Michel. *Le Commerce maritime normand à la fin du moyen âge*. Paris, Plon, 1952. XXXV — 617 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 6(3), 450–453.
<https://doi.org/10.7202/301541ar>

MOLLAT, Michel. *Le Commerce maritime normand à la fin du moyen âge*. Paris, Plon, 1952. XXXV — 617 p.

On connaît l'aventure du conférencier français venu au Canada il y a quelque temps. Il avait des talents variés. Les littérateurs le prenaient volontiers pour un juriste, les juristes le regardaient comme un sociologue, les sociologues le considéraient comme un historien, les historiens voyaient en lui un littérateur, les philosophes, larges d'esprit, l'auraient accepté comme un des leurs, s'ils n'avaient pas été tentés de le ranger au nombre des théologiens, qui étaient plutôt portés à le reconnaître pour un estimable chansonnier. Quant à lui, il se présentait comme historien et parlait gravement d'histoire. Bien qu'il répandit des idées fort justes — les idées sont à tout le monde — il laissait à ses auditeurs peu avertis une image assez fautive des historiens français. Ces derniers ne sont pas nécessairement des bavards et des vulgarisateurs. Plusieurs d'entre eux ont de la valeur. Ils travaillent sérieusement.

M. Michel Mollat, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Lille, est un historien consciencieux. Après avoir publié des travaux sur divers points de l'histoire économique et sociale, mais surtout économique, du XV^e siècle et une étude que nous aimerions avoir lue sur *Un Voyage de Girolamo Verrazano au Brésil en 1529*, il nous donne maintenant, avec *le Commerce maritime normand à la fin du moyen âge*, un ouvrage considérable qui force l'admiration. Puissante synthèse d'une époque étonnamment riche d'histoire normande, ce livre s'appuie sur une information aussi

sûre qu'étendue, il se développe avec abondance et clarté, il aboutit à des conclusions valables, certes, pour l'évolution historique de l'économie normande, mais aussi pour l'économie française en général au moment où la France s'apprête à se lancer — avec peu d'esprit de suite, il est vrai, — dans l'entreprise de coloniser le Nouveau Monde.

Ce dernier aspect de l'ouvrage du professeur Mollat intéressera ceux que préoccupent les débuts de l'histoire de la Nouvelle-France. Non pas que l'auteur fasse porter ses recherches sur l'exploration du Canada ou sur les premières tentatives de mise en valeur du pays. De tels sujets déborderaient les cadres de son travail. Il ne mentionne qu'une fois Jacques Cartier, et c'est pour écrire avec raison : "L'on est plus séduit que convaincu par l'ingénieuse hypothèse qui fait de Jacques Cartier l'un des compagnons de Giovanni Verrazano en son premier voyage, et le continuateur de l'Italien au delà de l'Acadie et de la Nouvelle-Écosse" (p. 266). Il produit des "documents inexploités et inédits" pour projeter une lumière nouvelle sur les croisières verrazaniennes, en dégager nettement les objectifs et en souligner les conséquences sur le plan économique. Il établit, à mon sens, que l'auteur des *Voyages aventureux*, le fameux Jean Alfonse, était d'origine portugaise; l'on aurait toutefois aimé savoir s'il s'accorde avec Lazare Sainéan pour juger que la *Cosmographie* du compagnon de Roberval est un vulgaire plagiat, dénué, par conséquent, d'importance scientifique. Il confond malheureusement Sébastien Cabot et le père de celui-ci, Jean Cabot (p. 119); l'on comprend pourquoi dès que l'on remarque l'absence, dans sa bibliographie pourtant copieuse, du travail capital de J. A. Williamson. Il trouve le moyen, en quelques pages solidement documentées, d'apporter du nouveau sur la carrière du grand armateur dieppois, Jean Ango; à propos de la célèbre lettre de marque du 27 juillet 1530, il reconnaît, comme avant lui M. Ch.-André Julien, qui s'appuyait lui-même sur la monographie de Fernando Palha, que c'est la légende, et non pas l'histoire, qui a prêté au magnifique commerçant de Dieppe assez de puissance pour faire trembler le roi du Portugal, Jean III, par le blocus de Lisbonne; à la différence de M. Julien, cependant, qui assimile toute cette affaire à un "conte", M. Mollat, tout en convenant que l'allégation est "prétentieuse", soutient que la course "troublait sérieusement le ravitaillement de la capitale portugaise". Il attire aussi l'attention sur le rôle de certaines institutions de crédit de Rouen dans le financement de l'expédition de Roberval.

Pourtant, si intéressantes soient-elles, les précisions apportées par l'auteur sur les quelques points que je viens de mentionner ne constituent pas, à mon avis, la véritable contribution de ce travail à l'histoire de la Nouvelle-France (puisque ce n'est que de cet angle qu'il convient de l'analyser ici). La valeur de l'ouvrage consiste en ce qu'il présente un magistral tableau de la situation économique de la France à l'époque où s'ouvre l'histoire du Canada. La colonisation, certains théoriciens ont une tendance trop persistante à l'oublier, est d'abord une entreprise économique; une politique de colonisation, c'est en premier lieu une politique économique: ce peut être

aussi autre chose, mais c'est en premier lieu cela. Pourquoi la France s'est-elle laissée devancer en Amérique par l'Espagne et par le Portugal? "La France, répond M. Mollat, pourvue de possibilités économiques intérieures extrêmement riches, avait beaucoup plus de cordes à son arc que le Portugal privé de toute autre option que la mer" (p. 467). Quant à l'Espagne, il est clair, quoique M. Mollat n'y insiste pas, que si elle a pris la première place en Amérique, c'est qu'elle occupait déjà la première place dans le monde et que l'organisation de son économie (primauté du commerce sur l'agriculture) la préparait, sur le plan matériel comme sur le plan psychologique, à s'installer dans le Nouveau Monde, à en tirer parti et à lui fournir des hommes, des institutions et des capitaux. L'auteur consacre des pages lumineuses à l'histoire des négociants espagnols établis à Rouen; il montre comment, en dépit de l'hostilité tout à fait compréhensible du milieu, le groupe espagnol a tôt fait d'y prendre un ascendant disproportionné à sa force — il faudrait dire: à sa faiblesse — numérique. Comment expliquer ce phénomène? Par le fait que "presque toutes les familles espagnoles fixées à Rouen avaient d'abord essaimé à Bruges" (p. 519), centre d'un intense commerce international; par le fait aussi que ces Espagnols avaient à leur disposition de formidables moyens financiers, une technique perfectionnée et des relations étendues dans toute l'Europe (p. 515).

Si l'historien réserve une grande part de son attention aux facteurs économiques, il ne néglige pas pour autant les évolutions sociales et les réalités spirituelles. A qui désire comprendre les hésitations et les lenteurs de la colonisation française du Canada (qui fut toujours en retard et qui s'évertua sans cesse à rattraper ce retard), il est essentiel de savoir que le milieu social décourageait la colonisation. Comment le grand marchand français du XVe et du XVIe siècle utilise-t-il ses capitaux? Il acquiert des rentes en profitant "de l'appauvrissement de la noblesse et du manque généralisé de capitaux mobiliers"; il transforme ensuite ces rentes en propriétés foncières. "Une fortune marchande comporte trois éléments principaux: le commerce, les rentes, la terre; il s'y ajoutera plus tard les offices". On peut s'élever ainsi dans la robe; on peut encore s'acheter un titre d'écuyer, abandonner, deux ou trois générations plus tard, son patronyme roturier et stipendier un généalogiste ingénieux qui écrira de la famille qu'elle est de "noblesse militaire" et qu'elle s'est illustrée aux Croisades... Au XVIIe siècle, ces nobles se feront domestiquer, cependant qu'au-dessous d'eux, le même processus recommencera.

A la fin du moyen âge, cette société passe par une crise religieuse. Des gens ont pris on ne sait où que cette époque est un âge d'or de vie spiritualiste et communautaire. C'est fort curieux. Comme sur le reste de la France, le protestantisme mord sur la Normandie. Ce qui est profondément significatif, c'est que les débuts de la Réforme sont, dans cette province, "un fait principalement rural"; c'est dans ses campagnes que la Normandie est touchée par la révolte protestante (p. 539-541). Il est vrai que les milieux dieppois se jettent avec passion dans le mouvement dès qu'ils en trouvent l'oc-

casion, mais Rouen ne suit pas. Pourquoi? Serait-ce que la conscience rouennaise est trop pure? Mais, en 1506, le recteur de l'Université de Caen mentionnait déjà "Rouen comme une des villes les plus débauchées de France avec Paris, Lyon et Avignon" (p. 541). Non; tout simplement, les questions théologiques n'intéressent pas des marchands qui n'ont apparemment de soucis que matériels. L'auteur décrit bien cette société où "tous semblent animés d'un même appât du gain, d'un même sens du profit. Ne constituent-ils pas un milieu unique, auquel convient, déjà, la qualification de "capitaliste"? L'acquisition de l'argent n'est-elle pas pour eux le but principal de la vie; sa possession le moyen de l'ascension sociale et le signe auquel on reconnaît l'homme arrivé? Et voilà définie la conception de l'existence humaine qui, avouée ou inconsciente, serait celle du milieu marchand" (p. 532).

Il resterait encore beaucoup à dire de ce livre lourd de substance, plein de faits et d'idées; mais en voilà sans doute suffisamment pour faire entendre combien sa lecture s'impose à qui désire avoir une idée des conditions dans lesquelles s'insèrent les premiers essais de colonisation du Canada. Il faut néanmoins ajouter que, si l'auteur nous livre les résultats d'un énorme labeur, il le fait avec infiniment de style. On trouvera naturellement des notes au bas des pages, une bibliographie au début du volume, plusieurs cartes, des graphiques, un index des noms de personnes et de lieux, ainsi qu'un index analytique. En somme, il s'agit d'un beau livre et d'un excellent instrument de travail.

Université de Montréal

Guy FRÉGAULT